



la
Muse

SARA AGNÈS L.



Publié en juin 2021 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

© 2021 Sara Agnès L.
Tous droits réservés

Sara Agnès L.

la Muse

Romance érotique

Atramenta

Merci!

D'abord, à ma petite équipe qui a bien voulu peaufiner ce texte avec moi (alors que ça s'est décidé sur un coup de tête, comme souvent). Donc merci à Jenny, Christine, Franz, Geneviève, Corinne et Gaëlle. Votre support est essentiel dans ce processus. Il m'aide à garder le cap!

Et un merci particulier à Paul, parce que tu l'aimes bien, ma Lily, hein?

Enfin, merci à vous d'être (encore et toujours) là. Vous dire combien je suis heureuse de retrouver Jack et Lily. Heureuse de leur donner un second souffle. J'espère sincèrement que vous les aimerez autant que moi.

Bonne lecture!

Merci!
Sara agnès L.
♡

Chapitre 1

Un bruit m'oblige à ouvrir les yeux, puis à me redresser. Ça cogne sans relâche. Je gémiss quand mon dos me fait souffrir. Je devrais pourtant en avoir l'habitude : ça fait des mois que je m'endors sur ce foutu canapé.

Je ferme les yeux quelques secondes avant de reporter mon attention sur le bordel qui règne, autant dans mon esprit que dans mon salon. J'ai encore la vue brouillée et la tête me tourne. Le bruit reprend. Cette fois, je l'identifie : on frappe à la porte. Je plisse les yeux en tournant la tête vers la droite. Merde. J'ai encore la gueule de bois.

Quand les coups reprennent, je rugis :

– Mais foutez-moi la paix !

Rien à faire. On se remet à frapper de plus belle. Je me relève, énervé par le bruit et par mon corps qui ne me répond pas totalement. Je titube vers l'entrée. À peine ai-je ouvert que la lumière se faufile à l'intérieur et me fait détourner la tête. Je n'ai même pas le temps de voir qui a le culot de venir me déranger à une heure pareille, qu'une voix féminine se fait entendre :

– Vous êtes Jack Linden ?

Ma main tâte le rebord du mur pour y prendre appui. La lumière m'aveugle à nouveau, ce qui semble fournir un prétexte rêvé à cette petite peste pour entrer chez moi.

– Hé ! grogné-je.

– Je suis Lily, votre nouvelle assistante, annonce-t-elle en refermant la porte derrière elle.

Je lui suis presque reconnaissant de replonger ma demeure dans la pénombre. Cela me permet de la distinguer : menue, des cheveux blonds attachés négligemment derrière la tête, bien fichue dans son jeans noir et son t-shirt rouge. Quand ses mots font enfin sens

dans mon cerveau, je répète :

– Mon assistante ?

Elle scrute l'endroit du regard et arbore un air dégoûté.

– Qu'est-ce que ça pue ici ! Et quel désordre ! Vous ne rangez jamais ?

Parce qu'elle ose m'insulter, en plus ? J'essaie de froncer les sourcils pour lui jeter un regard sombre, mais ce simple geste me vrille la tête, et je me retiens de grimacer.

– Mais qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? m'emporté-je.

Elle reporte son attention sur moi. Ses yeux sont clairs, bleus ou verts, je ne sais pas exactement avec ce noir, mais j'ai l'impression qu'elle me remet à ma place d'un simple regard.

– Je suis là pour vous aider à terminer votre manuscrit.

Je soupire en laissant une moue boudeuse apparaître sur mon visage.

– Encore une idée de Charles ? Je vais lui dire deux mots, moi...

Sans attendre, je me dirige vers mon téléphone que je ne retrouve plus dans ce bordel, mais elle se plante au bout de mon canapé et croise les bras devant elle, comme le ferait une mère supérieure.

– Allez plutôt prendre une douche et quelques aspirines, pendant que je range.

Je tourne la tête vers elle, surpris par l'ordre qu'elle vient de me donner.

– Parce que vous êtes ma bonne, aussi ?

– Votre bonne, votre mère... Peu importe ! Tout ce qui compte, c'est que vous terminiez votre roman.

C'est plus fort que moi, je pouffe en reprenant ma place.

– Vous pensez que vous allez me faire obéir en claquant des doigts ?

Au lieu de tenter de me raisonner, elle jette son sac à main sur la table basse et entreprend de ramasser les bouteilles qui traînent un peu partout. Il y en a. Des tas.

Depuis combien de temps je bois sans me soucier du temps qui passe ? Je ne sais plus. Probablement depuis des mois. Sommes-nous déjà le vingt-sept ? De quel mois ? Juillet ? Je ne veux pas le savoir. Et je ne veux certainement pas redevenir sobre. Sans réfléchir, je me penche pour récupérer une bouteille dont il reste un petit fond d'alcool ambré, mais elle me la retire avant que je puisse refermer les doigts autour du goulot.

– C'est un café dont vous avez besoin. Allez vous doucher, je vous en ferai pendant ce temps.

Cette fois, je sens la colère qui monte en moi et je tends une main autoritaire vers elle en bougeant les doigts d'impatience.

– Donnez-moi cette fichue bouteille.

– La douche, les aspirines, puis le café, énumère-t-elle sans sourciller. Après, on parlera de votre roman. La bouteille, vous ne l'aurez pas avant quatre heures, cet après-midi, c'est bien compris ?

– Vous êtes virée, j'annonce.

Elle soupire avant de tourner les talons, puis recommence à ranger. Mes yeux s'accrochent à son cul avant de retomber sur le sol. Bordel, j'ai l'esprit qui dérape. Elle a raison. J'ai probablement besoin d'une douche, mais aussi d'une bonne dose de scotch.

– Vous ne m'avez pas engagée, alors vous ne pouvez pas me virer, lance-t-elle en déposant les bouteilles sur mon comptoir de cuisine.

Je soupire, déjà épuisé de soutenir une conversation aussi inutile que ridicule.

– Ici, c'est chez moi. Je vous mettrai à la porte si ça me chante.

Avec bruit, elle fait tomber les bouteilles dans le fond de ma corbeille. Certaines se cassent, dont celle dans laquelle il restait un peu d'alcool. Elle le fait exprès, ma parole ! Quand elle pivote de nouveau vers moi, sa voix se fait plus douce :

– Écoutez, Monsieur Linden, vous êtes fatigué et

probablement encore ivre. Allez donc prendre cette douche pendant que je nettoie. Nous parlerons de tout ça autour d'un bon café. Vous aurez les idées plus claires et serez en mesure d'entendre ce que je vous propose.

Je préférerais qu'elle reparte et qu'elle me laisse seul ici, mais comme je ne suis pas fichu de marcher droit jusqu'à elle. Je tangué et je sens qu'un mal de tête carabiné s'amène. Pourquoi ne m'a-t-elle pas laissé reprendre la bouteille ? Pour essayer de la contrarier, je dis :

– Je n'ai pas de café. Et je n'ai rien à manger.

– Ne vous inquiétez pas. J'ai fait les courses avant de venir.

Cette fois, je la toise avec surprise, mais au lieu de répondre à ma question muette, elle récupère un chiffon qu'elle passe sous l'eau, puis reporte les yeux sur moi.

– Dépêchez-vous ! Et prenez donc la boîte d'aspirine dans mon sac à main. Ça non plus, vous ne devez plus en avoir.

Son doigt pointe en direction du petit sac noir sur le rebord de ma table basse. Comme il est près de moi, je me penche pour le récupérer et je glisse une main dans cet espace réservé aux femmes avant de sentir la boîte aux courbes familières sous mes doigts. Ironiquement, je ne suis pas mécontent qu'elle m'apporte des cachets pour que je me sente mieux. Même si j'ai envie de l'envoyer au diable, je replace sagement son sac à l'endroit où je l'ai pris. D'un pas gauche, je marche, tant bien que mal, en direction de l'étage où se trouve ma salle de bain. Pourquoi est-ce que je cède à son ordre ? Je ne sais pas. Peut-être parce que je ne suis pas suffisamment en forme pour soutenir une discussion avec cette fille ? Et j'ai besoin d'avoir les idées claires pour pouvoir la jeter hors de ma maison.

Mes gestes sont lents, comme tout ce que je fais depuis que ma vie part à la dérive. De l'étage, je l'entends qui s'active à mettre de l'ordre en bas. Ça fait un de ces bruits ! Avec ma gueule de bois, je suis soulagé de m'en être éloigné.

Face au miroir, je grimace devant mon reflet. On dirait un homme des cavernes : les yeux cernés, rougis, les cheveux trop longs et une barbe que je ne rase plus depuis belle lurette. Si Jeanne me voyait... elle qui détestait la barbe !

Lentement, je déballe le tube d'aspirines et j'en prends trois que je porte à mes lèvres. Vivement que ces petites pilules fassent effet, même si je doute de leur efficacité après tout ce que j'ai ingurgité hier soir. Quand le bruit reprend au rez-de-chaussée, je soupire, puis je me réfugie sous la douche.

Comment Charles a-t-il osé m'envoyer cette assistante ? Et pour m'assister en quoi, exactement ? À part faire le ménage, le café ou m'obliger à prendre une douche, je ne vois vraiment pas ce que cette fille peut faire pour que je termine mon manuscrit dans les temps !

Chapitre 2

Quand je redescends, dans un bas de pyjama propre et un t-shirt mal assorti, je suis surpris de voir tout ce que cette fille a fait pendant que j'étais sous la douche. Combien de temps y suis-je resté ? Le sol, et toutes les surfaces planes du salon, ont été nettoyés, le canapé et le fauteuil ont été replacés. Une agréable odeur de café me parvient. Je m'avance pour la voir s'activer sur la vaisselle. Elle s'arrête en percevant ma présence. Un sourire satisfait s'affiche sur son visage.

– Voilà qui est mieux. Asseyez-vous.

Sa main m'indique de prendre place. Depuis quand une inconnue me donne-t-elle l'autorisation de m'asseoir à ma propre table ?

– Votre café, vous le prenez comment ? me questionne-t-elle avant que je puisse obéir à son ordre précédent.

– Euh... noir. Avec un sucre.

– J'ai acheté du lait, mais il faudra que je nettoie votre frigo aussi, parce que ce qui se trouve là-dedans ne me paraît plus comestible.

Tout en me laissant choir sur une chaise en bois, je hausse les épaules.

– Si ça vous amuse, faites-le.

Je l'observe préparer deux cafés, l'un dans lequel elle verse du lait, et l'autre du sucre. Elle vient se planter au bout de la table et se penche pour déposer les tasses. Mes yeux s'accrochent à son décolleté. Ma parole ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Je sais bien que je n'ai pas vu une femme depuis des mois, mais quand même !

Peut-être a-t-elle remarqué où traînait mon regard, car elle retrouve un air sombre.

– Monsieur Linden, au risque de me répéter, je ne suis

pas là pour m'amuser, mais pour vous aider.

Mes doigts cherchent à récupérer la chaleur du breuvage et je m'empresse de remonter la tasse près de ma bouche pour en percevoir l'odeur. Au moins, pendant ce temps, je ne fais pas n'importe quoi ! L'odeur du café frais accapare mon esprit quelques secondes. Depuis combien de temps n'en ai-je pas bu ? Cela fait des semaines que je me contente de café en poudre. C'est dégueulasse, mais au moins, il me permet de rester éveillé la nuit.

J'attends qu'elle soit assise et qu'une gorgée de café bien chaude m'ait éclairci la gorge avant de lui répondre :

– Écoutez, vous perdez votre temps. Je ne veux pas qu'on m'aide.

– Vous avez un manuscrit à rendre, me rappelle-t-elle.

Aussitôt, je m'emporte en cognant ma tasse sur ma table.

– Charles sait parfaitement que je ne suis pas en état de lui rendre ce fichu manuscrit !

– Vous avez déjà repoussé la sortie de votre roman à deux reprises.

C'est plus fort que moi, je lâche ma tasse pour frapper la table d'une main, puis je bondis sur mes jambes, énervé qu'on me serve la même rengaine.

– Comme si je ne le savais pas déjà ! Mais regardez-moi ! Est-ce que j'ai l'air d'un homme capable d'écrire ?

Malgré mon emportement, elle me suit du regard et reste assise sans afficher la moindre nervosité.

– Monsieur Linden, je sais que vous traversez une épreuve difficile, en ce moment...

– Je ne pourrai plus jamais écrire ! hurlé-je. Ce n'est pourtant pas compliqué à comprendre !

Ses yeux restent braqués sur moi pendant un temps affreusement long. Quand elle reporte son café à sa bouche et que son regard bifurque loin du mien, je m'empresse de prendre une énorme bouffée d'air. Frais ? Aussitôt, je tourne la tête et je remarque qu'elle a ouvert les rideaux... et les fenêtres. Ma parole, elle se croit vraiment tout

permis ?

– Écoutez, reprends-je, le plus simple, c'est que je rembourse tout ce qu'on m'a versé et qu'on annule le contrat.

– C'est inutile, parce que vous allez terminer votre manuscrit, me contredit-elle sans émettre la moindre hésitation.

J'étouffe un rire amer et lève les yeux au ciel.

– Et comment ? En nettoyant mon bordel ? En me faisant du café ? Si seulement ça suffisait pour écrire !

– C'est déjà un début. Pour le reste, ne vous inquiétez pas, je m'adapterai à vos besoins.

Même si sa tasse est toujours pleine aux trois quarts, elle se lève à son tour et plonge des yeux déterminés dans les miens.

– Allez donc prendre l'air pendant que je termine de ranger par ici. Où écrivez-vous, d'habitude ? Sur ce bureau, là ?

Je ne regarde pas l'endroit qu'elle pointe d'un doigt.

– Je ne veux pas sortir. Et je ne veux pas écrire, me buté-je.

– D'accord. Alors, restez donc là, à ne rien faire, pendant que je termine de ramasser votre bordel.

Elle retourne à la vaisselle, qu'elle rince et place dans le lave-vaisselle, juste sous mon nez. Mais qu'est-ce que j'attends pour la foutre à la porte ? Sans réfléchir, je me penche en direction de l'armoire et je récupère une bouteille de quelque chose de fort. De la vodka, m'indique l'étiquette. Même si je déteste cet alcool, tant pis. C'est tout ce qui reste. Dommage que Bill ne passe que demain avec ma commande hebdomadaire.

Dès que je dépose la bouteille sur le comptoir, mon assistante me la confisque et s'éloigne de moi. Les idées encore confuses, et les gestes maladroits, je la fusille du regard.

– Hé ! C'est à moi !

– Pas d'alcool avant quatre heures, j'ai dit.

– Je n’ai pas dix ans pour me faire dicter ma conduite !

– Quand vous agirez en adulte, je n’aurai plus besoin de vous dicter votre conduite !

Je m’avance vers elle, décidé à reprendre cette satanée bouteille, même si je déteste la vodka. Elle se plante devant l’évier et la casse sous mon regard ébahi. Comment a-t-elle osé ? C’était ma dernière bouteille ! Sans réfléchir, ma main se lève et je serre son poignet avec rage. Pour un peu, je la frapperais, mais je ne fais que la pousser en direction de la sortie.

– Dehors !

– Pas question !

Elle se dégage de ma prise, puis me repousse brusquement avant de reprendre possession d’elle-même.

– Je vous interdis de me toucher ! me prévient-elle, un doigt menaçant braqué vers moi. Quand je dis : « pas d’alcool avant quatre heures », c’est comme ça et pas autrement, compris ? Maintenant, allez vous faire voir ailleurs pendant que je nettoie cette porcherie !

Elle est énervée, et pourtant je perçois de la crainte dans son regard. Bon sang ! J’étais sur le point de perdre la tête. Sans attendre ma réponse, elle me tourne le dos pour aller ramasser les éclats de verre dans le fond de l’évier. Je suis figé, conscient d’avoir pété un plomb. Mais quelle idée de me pousser à bout, aussi ? Et pourquoi est-ce qu’elle ne fiche pas le camp avant que je ne fasse n’importe quoi ? Ne voit-elle pas que je ne suis pas d’humeur à me laisser contrarier ?

Alors que je reste planté dans un coin de ma propre cuisine, elle balaie l’espace entre nous d’une main, sans jamais reporter son attention sur moi.

– Ouste ! Si vous ne voulez rien faire, c’est votre droit, mais moi, je ne vais pas rester là à vous regarder foutre votre vie en l’air !

– En quoi ça vous regarde ?

Elle cesse de gesticuler et pose un regard sombre sur

moi.

– Ça me regarde, c'est tout. Maintenant, ôtez-vous de mon chemin.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de m'excuser de l'avoir brusquée. Le souci, c'est que je suis toujours en colère qu'elle m'ait piquée ma bouteille de vodka. Pour sûr, j'aurais été malade comme un chien en la buvant, mais qu'importe ? Au moins, mon esprit aurait été embrouillé.

Quand j'ai suffisamment de courage pour bouger, je marche en direction du salon et je m'écrase devant la télévision.

Après tout, il n'y a pas que l'alcool qui abrutisse.

Chapitre 3

Comme d'habitude, je m'assoupis en regardant la télévision. L'alcool me manque, mais le sommeil aussi. Et puisque je ne peux plus boire, autant dormir. Malheureusement, je n'arrive jamais à rester déconnecté de la réalité très longtemps. L'absence de Jeanne et de Nathan hante mes rêves, et je sursaute sur mon fauteuil en relâchant la télécommande qui tombe sur le sol.

– Vous êtes réveillé ?

Nouveau sursaut devant la voix féminine qui résonne. Je pivote sur mon fauteuil et me passe une main devant les yeux. Je crois que je suis sobre, cette fois, si tant est que je me souviens de cet état. Je fixe cette femme avec une moue contrariée.

– Encore là ?

– Évidemment. Je n'ai pas l'intention de partir tant que votre roman ne sera pas terminé, annonce-t-elle avec sérieux.

Je la scrute avec un air étonné, puis je m'entends demander :

– Mais... où dormirez-vous ?

– Dans la chambre d'amis, en haut.

Quoi ? Ici ? Le sang pulse vers mes tempes et, bizarrement, vers d'autres parties de mon corps que j'aurais préféré endormies.

– C'est hors de question ! Je ne veux pas de vous ici !

– Monsieur Linden, où voulez-vous que j'aïlle ? Vous habitez dans une maison au centre d'une forêt ! Et puis, voyez le bon côté des choses : si vous avez besoin de quoi que ce soit, je serai là. Il suffira de le demander.

Ses yeux restent rivés aux miens, probablement pour me prouver qu'elle ne prononce pas ces mots à la légère. Bon Dieu, mais qu'est-ce que je vais faire de cette fille ? Je

n'ai pas envie qu'elle traîne dans ma maison vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

– Je veux un verre.

– À quatre heures, vous pourrez boire un apéritif, mais d'ici là, il y a du jus d'orange, du café et du thé glacé.

Sans me laisser le choix, elle se dirige vers le frigo et me verse un verre de thé glacé avant de poursuivre :

– J'ai pris la liberté de vous préparer un sandwich. Manger ne vous ferait pas de mal. Il paraît que vous avez perdu du poids.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Je la suis du regard pendant qu'elle se penche devant moi pour déposer mon assiette et un verre rempli sur la table basse. Je serre les dents devant son décolleté qu'elle promène devant mes yeux. Énervé et déterminé à la faire réviser sa décision, je balaie le tout d'une main avec fracas. Le verre se déverse sur le sol et l'assiette éclate à mes pieds, aux côtés d'un sandwich complètement défait.

Elle me fixe sans grand étonnement pendant que je siffle :

– Tenez ! Voilà de quoi vous occuper !

Je lui tourne le dos et je monte à l'étage. Là, je constate les changements que cette petite fouine a apportés dans ma demeure. Mon lit est fait. Ça devait faire des semaines que les draps jonchaient le sol. Les meubles sont époussetés. De petites choses qui changent tout. Et ça sent bon, aussi. Possible qu'elle ait ouvert les fenêtres pendant que je dormais en bas, mais tout a été soigneusement refermé. Je ressors, même si j'ai envie de tout défaire pour l'énerver un peu plus.

Tout près, la chambre de mon fils apparaît dans mon champ de vision. Sa porte est fermée depuis des mois, mais ça ne change rien. Ça me tord le ventre chaque fois que j'y porte attention. J'ose espérer que cette fille n'a pas osé y mettre les pieds ! Là, pour sûr, je la ficherais dehors à coups de pied au cul !

Je m'avance dans le petit couloir. Au fond, j'aperçois la

chambre des invités dont la porte est ouverte. Un petit sac de voyage a été posé sur le lit. Je soupire. De toute évidence, cette fille est vraiment déterminée à envahir mon existence ! Quelle idée d'engager une assistante pour s'occuper de moi ? Au lieu d'aller m'enfermer dans ma chambre, je redescends. J'ai intérêt à retrouver mon téléphone et à passer un coup de fil à Charles. Si je parviens à le raisonner, j'ai peut-être une chance de me débarrasser de ce pot de colle !

Au salon, je la retrouve à quatre pattes, affairée à ramasser le bordel que j'ai fichu. Sa posture me donne envie d'aller lui ficher une fessée, mais je ressens une petite pointe de culpabilité en la voyant aussi docile. N'aurait-elle pas dû me faire une scène et claquer la porte derrière elle ? Je chasse mes regrets et me mets à la recherche de mon téléphone en faisant mine de ne pas la voir. Si ça ne lui convient pas, elle n'a qu'à partir ! Je ne lui ai rien demandé, après tout !

– Vous cherchez quelque chose ? me questionne-t-elle, toujours à genoux devant mon fauteuil.

– Euh... mon téléphone.

– Il est sur l'étagère.

Elle pointe l'endroit de son menton, car ses mains sont pleines de la nourriture que j'ai stupidement gaspillée. C'est bête. J'ai faim, en plus. Chassant ce besoin primaire, je marche en direction de l'étagère en annonçant :

– Puisque vous ne semblez pas comprendre, je vais demander à Charles de vous virer.

– Qui vous dit que c'est Charles qui m'emploie ?

– Parce qu'il n'y a que lui pour me faire un coup pareil !

Un sourire s'inscrit sur son visage. Ne devrait-elle pas être furieuse après ce que j'ai fait ? Elle ne craint donc pas de perdre son emploi ?

Dès que je m'empare du téléphone, sa voix résonne de nouveau :

– Vous ne voulez donc pas terminer votre roman ?

– Vous ne comprenez pas : je ne peux pas le terminer,

dis-je en serrant l'appareil entre mes doigts.

– Pourquoi ?

– Parce que je suis perdu ! Voilà pourquoi ! m'énervé-je en me tournant de nouveau face à elle.

Toujours avec ce calme étrange, elle cligne plusieurs fois des yeux avant de reprendre, sur un ton plus doux :

– Ce n'est pas en buvant que vous irez mieux.

– Bien sûr ! Et qu'en savez-vous ?

– Je le sais, c'est tout.

Elle se lève et va jeter les débris dans la poubelle en passant devant moi. Je la suis du regard avec cette pointe de culpabilité qui ne me quitte plus depuis que j'ai tout envoyé sur le sol, et je m'entends ajouter :

– Écoutez... j'ai besoin d'être seul. Je ne suis pas prêt à... dites à Charles que...

– Je ne travaille pas pour Charles, Monsieur Linden.

Je reste un moment sous le choc, puis je me décide enfin à lui poser une question que je n'arrive pas à formuler :

– Alors... qui... ?

– Qu'importe ? Je suis là pour vous aider. Vous voulez que je parte ? Alors, écrivez ! Plus vous vous braquerez, plus je resterai là, à vous surveiller et à vous contrarier. Il paraît qu'il vous reste seulement quelques chapitres à écrire. Avant, vous pouviez boucler un premier jet en moins de cinq semaines !

Elle parle tout en récupérant un chiffon avec lequel elle s'essuie les mains.

– Avant, j'étais marié, et...

– Je sais, me coupe-t-elle très vite. Mais tout ça, c'est du passé. Et puis... vous êtes vivant, vous.

Le chiffon en main, elle s'avance vers moi et me jauge avec un air sombre.

– Si vous aviez voulu vous suicider, vous l'auriez déjà fait.

Je la scrute, perplexe devant la certitude qui porte ses paroles. Elle a pourtant raison. Je suis trop lâche pour

mettre fin à mes jours, même si j'y ai songé à plusieurs reprises. À croire que l'alcool n'est pas un allié suffisamment efficace pour m'aider dans cette tâche.

– Remarquez, si vous faites un bon roman, votre mort sera bien plus efficace après, lâche-t-elle avec un rire désagréable. Là, ce serait un sacré coup de pub !

Elle retourne nettoyer le sol pendant que je pivote pour continuer à la voir. Bordel ! Mais qui est donc cette fille qui parle de ma mort comme d'une campagne de marketing ? Qui peut avoir songé à m'envoyer une assistante aussi bizarre ?

Lorsque toute trace de ma colère a disparu, la jeune femme se redresse et revient se poster devant moi.

– Voilà ce que je crois : vous avez envie de vivre, Monsieur Linden, mais vous avez perdu vos repères. Donnez-moi quelques jours pour vous montrer que nous pouvons faire équipe. Je sais que je peux vous aider. Je le sens.

Je la fixe, la bouche ouverte, incapable de comprendre ce qu'elle me demande.

– Comment ? lâché-je en forçant la note d'ironie au fond de ma voix.

– En m'occupant de vous, pendant que vous vous occupez de votre roman. Si vous me laissez vous aider, ce sera plus facile.

– Je pourrais simplement vous fichier dehors.

Son visage s'égaie et elle étouffe un rire :

– C'est vrai, mais vous ne le ferez pas.

– Ah ? Et pourquoi ça ? la questionné-je, surpris par son assurance.

– Parce que vous avez besoin de mon aide, Monsieur Linden, et parce que je sais comment vous l'apporter.

Sans attendre, elle repart en direction de la cuisine et change complètement de sujet :

– Vous êtes sûr que vous ne voulez pas un sandwich ? Je songeais à faire des steaks, ce soir. Ça vous dit ?

Devant mon silence, elle recule d'un pas pour revenir

de nouveau dans mon champ de vision.

– Il y aura du vin, mais seulement si vous êtes sage, ajoute-t-elle sur un ton moqueur.

Sans relever son ironie, je m'entends demander :

– J'aimerais bien un sandwich.

Elle arque un sourcil, suspicieuse.

– Vous le mangerez celui-là ?

– Oui. En fait, je meurs de faim.

Un autre sourire, plus franc et plus large, apparaît sur son visage, puis elle repart en direction du frigo. Étrangement perdu dans ma propre maison, je retourne m'installer sur mon fauteuil, devant une émission de télévision ridicule que je fais semblant de regarder.

Quand elle m'apporte le tout, je pose le plat sur mes cuisses et je mords dans son sandwich à pleines dents. Je peine à ne pas gémir de plaisir devant la texture de la salade fraîche qui craque sous mes dents et du goût soyeux du jambon que j'avale avec appétit. À quand remonte mon dernier repas ? Je ne sais plus, mais une chose est sûre : j'ai sacrément faim !

Chapitre 4

Cette fille est une bonne cuisinière. Depuis quand ai-je mangé de la bouffe faite maison ? Des semaines ! Je me contentais de me réchauffer des conserves ou un plateau-repas surgelé. Mais cette fille fait cuire mon steak à point, comme je l'aime, et me le sert avec des frites maison. Des frites comme ma Jeanne en faisait, il y a une éternité. Des frites qui rendaient Nathan tellement heureux.

Le plus agréable, c'est que ma nouvelle assistante mange en silence, de l'autre côté de la table, sans me poser la moindre question. À croire qu'elle fait office de tapisserie ou de présence subtile. J'ai eu droit à une bière en apéro, et je me verse un deuxième verre de vin en lorgnant de son côté, mais elle ne semble rien avoir à redire devant mon geste. Je bois, je coupe ma viande, je dévore tout ce qu'elle met dans mon assiette, même sa salade et ses légumes rôtis. J'ai l'impression de ne rien avoir mangé depuis un siècle.

– C'est bon ? me demande-t-elle, alors que j'ai pratiquement tout avalé.

– Oui. Vraiment, suis-je obligé d'admettre. Merci.

Elle a un sourire discret, puis hoche la tête, satisfaite de ma réponse, avant de retourner à son repas. J'en profite pour demander :

– Au fait, c'est quoi votre nom ?

– Lily.

– Lily comment ?

Elle termine de mastiquer sa bouchée avant de me répondre :

– Appelez-moi simplement Lily.

– Lily, répété-je, agacé de ne pas connaître son nom de famille.

Le silence revient entre nous. Pas que ça me dérange, car j'ai l'habitude d'être seul, mais est-ce qu'elle s'attend à ce

que je lui fasse la conversation ? Si c'est le cas, je présume qu'elle me poserait des questions.

– Ce soir, repos, annonce-t-elle. Demain, vous irez prendre l'air. Avec de la chance, vous pourrez vous remettre à écrire d'ici deux ou trois jours.

Je la toise avec dédain. C'est ça, son idée du siècle ? Un bon repas, une nuit de sommeil et un peu d'air frais ?

– Vous avez déjà écrit un roman ? lancé-je durement.

Elle relève fièrement son menton vers moi et me répond sur un ton désagréable :

– Non, mais j'ai du papier et des crayons si vous en avez besoin.

– Il ne suffit pas d'être nourri ou de prendre l'air ! J'ai besoin d'inspiration, de temps, de...

– Vous avez du temps et vous n'avez que ça à faire, me rappelle-t-elle, acide. Écrivez, je m'occupe du reste.

Elle soutient mon regard comme si elle parlait de quelque chose de simple. Il n'y a que ceux qui n'écrivent pas qui ignorent à quel point il est difficile de construire un roman. Comme s'il suffisait que je m'installe devant mon ordinateur pour que les mots sortent !

– Vous allez me fournir des somnifères, aussi ?

Ses grands yeux clairs s'agrandissent et elle hésite avant d'ouvrir la bouche à son tour.

– Pardon ?

– Des somnifères. Vous savez, ces petites pilules qui...

– Je sais ce que c'est, mais je ne pense pas que ce soit une bonne chose de prendre ce genre de cachets alors que vous buvez autant.

– Je ne peux pas dormir sans ça.

Conscient d'être ridicule, je me gratte l'arrière du crâne avant d'ajouter :

– En fait... Sans ça, je fais toujours des cauchemars.

Lentement, elle pose ses couverts et joint ses mains devant son plat sans jamais me quitter des yeux.

– Voilà qui explique les cernes. Et je suppose qu'il n'y a plus de médecin pour vous en prescrire ?

Je grimace une sorte de sourire gêné.

– On ne peut rien vous cacher.

Elle se lève tranquillement, et se penche vers moi pour me resservir du vin. Son t-shirt, trop grand pour elle, s'ouvre et me dévoile un petit bout de chair ferme emprisonné dans la dentelle d'un soutien-gorge blanc. C'est con. J'ai l'air d'un adolescent en manque qui essaie de tout voir. C'est peut-être le fait de ne plus être saoul, ou parce que j'arrive à distinguer autre chose que la forme d'une bouteille. Dans un soupir, je reporte mon attention sur mon verre et je bois une bonne rasade de vin, ravi qu'elle m'en fournisse sans que j'aie à le quémander. Il est bon, en plus. Je scrute la bouteille pour éviter de reporter mon attention quelque part où je ne m'en sens pas le droit, et écarquille les yeux devant l'étiquette. Pas mal du tout ! Pour sûr, elle aurait pu prendre un truc bas de gamme que je n'aurais rien dit, mais là, elle m'impressionne !

– Qui paie pour tout ça ? interrogé-je.

– Qu'importe ? Dites-vous que c'est la maison qui offre...

Elle repose la bouteille au centre de la table, toujours à moitié pleine, puis débarrasse nos assiettes alors que la sienne est à peine entamée. Je jauge le reste du breuvage qui me reste. C'est trop peu pour la nuit, et je n'ai plus rien en réserve. Comment vais-je tenir jusqu'à l'aube si j'ai l'esprit clair ?

– Voulez-vous un dessert ? Je n'ai pas eu le temps de cuisiner un gâteau, mais je dois avoir des biscuits quelque part.

Je grimace et refuse d'un signe de tête. Le sucre et le vin, ça ne me dit rien. Et je préfère l'un plutôt que l'autre.

– Installez-vous sur votre fauteuil pendant que je termine de ranger. Regardez la télé, lisez un peu. Dès que j'ai fini, je vous apporterai un scotch.

À lui seul, le mot me fait saliver, et je la fixe avec intérêt avant d'annoncer :

– Je n'ai plus de scotch.

Un large sourire illumine son visage.

– Moi si. Et chaque fois que vous serez sage, je vous récompenserai.

– Hé ! Je ne suis pas un gamin ! pesté-je mollement.

– Mais vous agissez comme tel.

Sans attendre ma réponse, elle repart en direction de la cuisine. Je remplis mon verre de ce vin en espérant qu'il m'enivre. Il y en a trop peu, évidemment. Qu'est-ce qu'elle m'énerve cette fille ! Il faut vraiment que je découvre qui me l'a envoyée.

Lorsqu'elle revient débarrasser le reste de la table, elle me toise du regard.

– Allez au salon. Et ça suffit avec le vin.

Son doigt pointe le fauteuil confortable installé devant la télé. Je récupère mon verre avant de lui obéir, même si je songe déjà au scotch qu'elle m'a promis et au moyen de lui dérober la bouteille. Hors de question qu'elle me le serve au compte-gouttes. Ne voit-elle pas que j'en ai besoin ?

Chapitre 5

Mes yeux fixent l'écran, mais mes oreilles suivent le bruit des pas de Lily pendant qu'elle s'active à tout ranger. Elle démarre le lave-vaisselle, frotte la table, passe un coup de balai en quatrième vitesse. Pour le principe, je tourne la tête vers elle et marmonne :

– Ça peut attendre demain, vous savez.

Elle s'arrête et relève les yeux vers moi.

– Quoi donc ?

– Tout ça. Le ménage.

– Bien sûr, raille-t-elle en prenant appui sur son balai.

Ça peut même attendre l'année prochaine, avec vous !

– Oh ! Ne soyez pas chiantes ! Tout ce que je dis, c'est que je n'ai pas besoin d'une bonne !

– Vous avez besoin d'un environnement propice à la création. Si c'est propre, ça vous aidera à vous concentrer.

Elle pointe mon verre que je tiens fermement d'une main, même s'il ne reste pratiquement plus rien à l'intérieur.

– Avoir l'esprit clair aussi.

– Mon esprit va beaucoup mieux quand il est confus, la contredis-je en secouant la tête.

Par crainte qu'elle ne me retire ma coupe, je m'empresse de boire le vin qui me reste. Lily se poste devant moi et récupère le verre vide. Comme un idiot, je lui sers un regard triste qui sonne probablement faux.

– Et si j'en voulais un peu plus ?

Elle sourit. Je crois même qu'elle se retient de rire.

– À cette heure, je pensais que vous auriez plutôt envie d'un scotch, lance-t-elle avant de repartir en direction de la cuisine.

Intrigué, je me raidis dans mon fauteuil et me penche vers l'avant pour mieux la voir. Elle sort une bouteille d'un sac déposé sur le comptoir. C'est instantané, je salive. Je

suis ses gestes comme si c'était le film le plus intéressant qui soit et je m'entends demander :

– Je pensais que vous vouliez m'empêcher de boire ?

Son rire me parvient de la pièce d'à côté, puis elle revient avec un verre rempli d'un alcool ambré.

– Vous pouvez boire, mais à certaines heures et en certaines quantités seulement.

Même si je jubile en récupérant le verre entre mes doigts, au lieu de le porter à mes lèvres, je l'observe qui s'assoit sur la table basse, devant moi.

– Monsieur Linden, je ne suis pas là pour vous emmerder. Considérez que nous sommes dans la même équipe, vous et moi.

Sans attendre, je porte le verre à mes lèvres et je me délecte de l'odeur du scotch avant d'en boire une petite gorgée. Je me fais violence pour ne pas avaler la moitié de ce qu'elle m'a servi d'un trait. J'ai besoin de m'étourdir l'esprit, ce soir. C'est qu'elle me gave à vouloir mon bien ! Si elle le voulait tant que ça, elle me laisserait la bouteille et disparaîtrait de cette maison !

– Je comprends que vous ayez besoin de vous évader. L'épreuve que vous avez vécue...

– Non, la coupé-je rudement. Je ne veux pas en parler.

Elle se tait, probablement surprise de la colère qui m'anime, puis reprend, plus doucement :

– Tout ce que je dis, c'est que je comprends. Et je veux juste vous aider.

J'étouffe un grognement, puis je siffle, entre deux gorgées d'alcool.

– Vous ne pouvez pas m'aider. Personne ne le peut.

– Je peux m'occuper de vous, le temps où vous serez lucide et où vous essaieriez d'écrire.

Aussitôt, je lui jette un regard sombre.

– La réalité ne me donnera pas envie d'écrire. Elle va me rendre fou ! Si vous voulez vraiment vous rendre utile, remplissez mon sous-sol avec cette bouteille.

Je fais danser mon verre devant elle, puis je glisse vers

l'avant pour essayer de me relever, mais mon épaule se bloque dans mon geste et je grimace de douleur. Aussitôt, Lily apparaît devant moi, une mine inquiète sur son visage.

– Vous ne vous sentez pas bien ?

Je fais semblant de me dégager, même si elle n'a pas posé le moindre doigt sur moi, et je m'empresse de la rassurer :

– Ce n'est rien. J'ai seulement passé trop de nuits sur le canapé...

Sa main se pose sur mon avant-bras, celui-là même qui tient mon verre de scotch, et je m'arrête avant qu'elle ne le renverse.

– Assoyez-vous, je vais vous masser.

Je ricane comme un idiot.

– Ah ! Parce que vous faites les massages ? Voilà une excellente qualité pour une assistante ! Où est-ce qu'ils vous ont dégotée, je peux savoir ? Sur le trottoir ? Vous faites des pipes, aussi ?

Même si les mots sont sortis vite, je suis conscient d'avoir dit n'importe quoi, et je m'attends à une riposte. Ou même à une gifle. Merde. Je suis peut-être saoul, en fin de compte. Ou alors c'est le fait d'être en présence d'une femme qui me rend aussi bête. Pourtant, elle ne fait rien de brusque, même si ses doigts se resserrent autour de ma peau et me font signe de revenir en direction du canapé pour m'asseoir.

Confus, je bredouille :

– Je ne voulais pas... j'ai un peu bu, alors...

– Ce n'est rien. Allez, venez.

Sa voix est douce et, peut-être par culpabilité, je la laisse me ramener là où elle veut. C'est-à-dire assis sur le côté pour qu'elle puisse accéder à mon épaule. Je lui jette un regard perdu lorsqu'elle prend mon verre de scotch.

– Je vais juste retirer votre chandail pour avoir un meilleur appui sur votre épaule, explique-t-elle.

Je me sens comme un gamin, les bras levés, pendant qu'elle tire mon t-shirt par-dessus ma tête. Sans attendre,

elle me redonne mon verre et pose un genou sur le canapé, derrière moi, avant de toucher mon épaule droite du bout des doigts. Je retiens ma respiration pendant quelques secondes. Non parce que c'est douloureux, mais parce que je me sens bizarre, ainsi dénudé, sous les mains d'une femme. Elle me serre et tâte mon épaule jusqu'à ce que mon malaise disparaisse au profit d'un autre.

– Aïe !

– Ah. Voilà. Je vais réchauffer votre muscle, maintenant.

Ses mains m'écrasent doucement, puis de plus en plus fort. Elle me frotte, puis me masse l'épaule dans un mélange de douceur et de fermeté. Je soupire, puis récupère mon verre dans mon autre main pour pouvoir le porter à mes lèvres. L'alcool sur ma langue me fait un bien fou et m'empêche de songer qu'une femme est en train de me tripoter dans mon propre salon.

Lily se déplace et s'agenouille sur le sol. Elle tire mon bras vers elle. Contre elle. Je tangué dans sa direction, puis dans l'autre quand elle me relâche. Elle recommence. On dirait vraiment qu'elle sait ce qu'elle fait. Et pourtant, chaque fois, je sens mes doigts qui effleurent son ventre, puis mon bras se retrouve coincé contre sa poitrine. Je bois, avec difficulté, mais je bois quand même. Autant me changer les idées.

Quand elle se relève, c'est tout son corps qui se frotte sur le mien. Merde. Je ne suis définitivement pas assez saoul. On dirait que ça me fait dresser tous les poils sur ma peau. Et pas seulement ça...

Deux gorgées plus tard, mon verre est vide. Elle se penche, remonte mon bras pour tenter de le déplacer dans tous les sens. Ça coince toujours, mais j'essaie de ne pas le lui montrer en serrant les dents. Il faut qu'elle s'éloigne. Bon sang ! Mais qu'est-ce qui m'arrive, ce soir ? Je ne suis pas sûr d'avoir toute ma tête.

– Levez-vous.

Son ordre me surprend, et je me sens d'autant plus

démuni lorsqu'elle me confisque mon verre vide qu'elle dépose sur la table. Lourdemment, je me redresse, mais elle ne semble même pas remarquer la déformation de mon pyjama. Comme si cela pouvait être discret dans ce vêtement ! Elle se remet à bouger mon bras vers l'arrière pendant que sa main bloque mon épaule. Au bout d'une bonne minute, elle soupire et me relâche.

– C'est le mieux que je puisse faire pour le moment, il faudra recommencer demain. Après une douche chaude, ce sera moins douloureux.

L'image apparaît dans mon esprit : cette fille sous le jet d'eau chaude, complètement nue. Je détourne la tête, surpris par mes propres pensées. Depuis quand ai-je ce genre de réaction idiote ? Et comment puis-je avoir envie d'une femme alors que je suis toujours en deuil de Jeanne ? Ma parole ! C'est le manque de sommeil qui me rend fou !

– Hum, dit-elle en reculant d'un pas.

Perdu dans mes pensées puérides, je reporte mon attention vers elle et ne tarde pas à comprendre que ses yeux sont rivés sur ce qui se passe dans mon pantalon. Quand elle remonte son regard vers moi, elle affiche une drôle de moue.

– Je ne pensais pas que vous étiez sérieux pour la pipe.

– Je... c'est la fatigue. Et l'alcool. Et...

Elle me fait pivoter, puis me pousse jusqu'à ce que je tombe assis sur le canapé. Elle respire fort. En tous les cas, c'est la première fois que le bruit de sa respiration couvre l'imbécilité qui passe à la télévision.

– Ce n'est rien. Je suis là. Je m'occupe de tout, dit-elle en glissant ses mains de chaque côté de mes cuisses.

Je comprends tardivement qu'elle tente de faire descendre mon bas de pantalon en tirant dessus. Je retrouve mes esprits et la jauge avec inquiétude :

– Qu'est-ce que... ?

– Chut. Fermez les yeux. Détendez-vous.

Mon corps s'exécute, mais je ne peux pas m'empêcher de parler comme un idiot :

– Je ne pense pas que... je ne peux pas...

Je sursaute et me tais quand des doigts s'enroulent autour de ma queue. Ce n'est pas l'érection du siècle, certes, mais la chaleur qui l'enveloppe lui redonne plus de vigueur. Je laisse ma tête retomber vers l'arrière. Bon Dieu ! Je suis saoul ou alors je rêve, forcément ! Cette fille ne peut pas vraiment être là, à me toucher de la sorte !

Quand ma bouche s'ouvre, j'expire comme si j'avais retenu ma respiration pendant des heures. Cette fille me masturbe lentement. Plus lentement que je ne l'aurais fait moi-même, mais je m'en fous. Pendant qu'elle me branle, je ne pense à rien. Je n'ai même pas envie de boire.

Quand je sens des cheveux tomber sur mon ventre et que les petites secousses cessent, je savoure le calme avant que l'on ne me plonge entre des lèvres.

– Oh, bordel !

Sa douceur disparaît au profit d'une bouche vorace. Une langue s'enroule autour de mon gland. Cette fois, mon érection se tend et je m'étale de tout mon long sur le canapé. Dès que j'essaie d'ouvrir les yeux, la succion m'oblige à les refermer de nouveau. Dans ma tête, des réserves et des doutes passent : je ne peux pas, je n'ai pas le droit. Et pourtant, je ne résiste pas. Je sens mon ventre qui se tend, puis je lâche un grognement pendant que je m'épanche dans une bouche qui m'est pratiquement inconnue.

Avant que je ne retrouve mes esprits, Lily se retire et ne laisse qu'un courant d'air froid sur ma queue. J'ouvre les yeux au bout d'un temps interminable, le cœur battant la chamade et la bouche sèche. Elle apparaît devant moi et se penche pour me verser plus de scotch.

– C'est le dernier, annonce-t-elle. Après, vous devriez monter pour dormir. Dans un lit, parce que je ne pense pas que votre épaule vous pardonnerait une nuit supplémentaire sur ce canapé.

Je la fixe, perplexe de son vouvoiement qui persiste, et incapable de prononcer autre chose qu'un borborygme

idiot. Je rêve ou elle vient de me sucer ? Et voilà qu'elle agit comme si j'avais somnolé sur le canapé ! Je profite qu'elle me tourne le dos pour baisser les yeux en direction de mon sexe au repos, bien visible, sur mon bas de pyjama. La preuve que je n'ai pas rêvé. Très vite, je remonte mon pantalon pour masquer ma queue flasque.

Le temps que je me penche pour récupérer mon dernier verre de scotch, Lily revient dans mon champ de vision.

– Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais monter me coucher.

– Euh... je... non, je n'ai plus besoin de vous, finis-je par articuler.

– Bien. Alors bonne nuit, Monsieur Linden.

– Bonne nuit, Lily.

Je ne suis même pas sûr qu'elle entende ma réponse tellement elle s'empresse de monter les escaliers. Moi, je reporte mon verre à mes lèvres et je m'affale sur mon canapé. Cette fois, c'est sûr : je rêve ! Mais qui est cette fille ?